

## Rencontre avec... Joseph Wresinski

*Transcription d'une vidéo réalisée en 2000 par Philippe Hamel à partir d'une interview du père Joseph Wresinski par Claudine Faure, réalisée en octobre 1987*

**Claudine:** Père Joseph, est-ce que vous pouvez m'expliquer qu'est-ce que la misère ?

**Père Joseph:** La misère? c'est quand des personnes ou des familles ont de grandes, grandes difficultés, et qu'elles sont obligées de faire appel à l'assistance parce qu'elles ne sont pas reconnues comme ayant des droits. C'est ça, je crois, la misère: être sans droits. Si ces familles ou ces personnes sont sans droit, c'est parce qu'on les considère comme inférieures, incapables d'assumer leurs responsabilités. Elles-mêmes disent : «On est considéré comme rien ».

**Claudine:** Et qu'est-ce que vous en pensez de ça ?

**Père Joseph :** Je pense que c'est une profonde injustice parce que toutes les personnes et toutes les familles que je connais à travers le monde, spécialement en France, ont la volonté de s'en sortir. Personne au fond n'accepte d'avoir froid l'hiver, personne n'accepte d'avoir faim, personne n'accepte d'être en chômage, personne n'accepte de se sentir déconsidéré, mal vu par les uns et par les autres, et chacun fait des efforts. Mais, puisqu'on met les gens de côté, puisqu'on ne les considère pas comme valables, on ne voit même pas les efforts qu'ils font. J'ai vu des familles qui pour recevoir l'assistante sociale avaient nettoiyé de fond en comble leur maison. Mais c'était si misérable, si pauvre, que l'assistante en arrivant a commencé par dire: «Mais comment pouvez-vous vivre dans un tel taudis? » C'est ça la misère, on ne voit même plus les efforts que vous faites, on ne vous regarde plus. Oui, on ne vous regarde plus.

**Claudine:**

Et comment vous avez été amené à rencontrer ces familles?

**Père Joseph :**

D'abord, j'ai vécu dans la misère toute ma jeunesse et ensuite, après avoir fait le métier de pâtissier, je suis rentré dans un mouvement de jeunes qui s'appelait la J.O.C (Jeunesse ouvrière Catholique). Là j'étais en contact avec des jeunes qui, comme moi, sortaient des milieux de souffrances et de peines. Et puis j'ai décidé de rentrer au séminaire pour retrouver des jeunes comme ceux-là et puis retrouver des mamans comme ma mère qui se crevaient, qui se minaient le sang pour pouvoir élever leurs gosses. Je me disais : « Prêtre, j'aurai le pouvoir de Dieu pour sauver et mettre debout ». Je ne me suis pas trompé hein ? »

La misère c'est une compagne qui m'a suivi toute ma vie. Quand j'étais curé de campagne dans un petit village en France, j'étais vraiment heureux comme un poisson dans l'eau, et puis un jour l'évêque m'a dit: «Joseph, à Noisy-le-Grand, il y a un camp où il y a plusieurs centaines de familles et il y a besoin d'un aumônier. Si tu veux, tu y vas ». C'est comme cela que ça a commencé, c'était une décision d'église. Quand je suis arrivé là, j'ai trouvé tant de familles qui venaient de partout, qui n'avaient en commun que la misère qui les réunissait-là. Elles ne peuvent par conséquent pas faire un village ni une communauté, puisqu'un village se trouve au milieu d'activités qu'il se crée. Une communauté, c'est un idéal qui fait que les hommes vivent ensemble. Ici, il n'y avait rien qui pouvait réunir ces gens sinon la misère, la souffrance, la peine. Je venais avec l'idée de m'enfouir avec eux, de vivre avec eux, de partager leur vie, d'essayer de comprendre ce qui les animait, ce qui les ferait aussi bouger.

Puis je me suis aperçu qu'il restait tellement, tellement de choses qui les écrasait. Il n'y avait pas d'école à l'époque pour commencer. Il y avait près de mille enfants et un tiers seulement pouvait aller à l'école, puisque l'école n'avait pas encore été construite.

Il n'y avait que quelques fontaines pour 250-260 familles. Il n'y avait qu'un water-closet commun pour toutes ces familles. Les baraquements étaient des sortes de hangars en demi-lune, en fibrociment de cinq mètres vingt de large et de huit mètres quarante de long. Ces familles avaient besoin avant tout d'être reconnues, elles devaient savoir que j'avais confiance en elles. Alors je me suis acharné pendant des années à m'assurer pour moi-même et à m'assurer pour elles qu'elles pouvaient, et qu'elles devaient tout faire pour s'en sortir. Il n'y avait pas de ciment dans les igloos, il n'y avait pas d'électricité, l'eau était dans ces quelques fontaines. On s'est mis ensemble à creuser la terre, on s'est mis ensemble à mettre du ciment, on s'est mis ensemble à doubler les igloos, à faire des chambres particulières pour les enfants, de façon que les enfants aient moins froid l'hiver, et moins chaud aussi l'été, qu'ils ne se déshydratent pas. C'était une aventure absolument extraordinaire avec les familles à tel point qu'au bout d'un certain moment, elles ont dit : « Mais si on se mettait en association, si on se mettait en groupe ? » On a été d'accord et on a fait une association qui s'appelait au début Aide à toute détresse. Après, on s'est aperçu que 'Aide à toute détresse', ce n'était plus ça parce que les familles luttait, se mettaient debout, voulaient absolument en sortir. C'était une aventure vraiment unique. Un beau jour, en nous référant à la Révolution française de 1789, on a découvert les « Cahiers de doléances du quart-état » et on s'est dit : « Si on s'appelait quart monde ? Des gens debout, des gens qui veulent s'en sortir, des familles qui refusent la misère et qui demandent aux autres de s'unir à elles pour sortir de la misère ». C'est comme ça qu'a été créé le mouvement ATD Quart Monde.

**Claudine :** Qu'est-ce qui a changé depuis dans la situation des gens du Quart Monde ?

**Père Joseph :** Ce qui est certain, c'est que partout où vous allez et que vous rencontrez des familles qui ont connu le Mouvement ou qui ont marché avec le Mouvement, toutes vous disent : « Au fond, avec l'ATD, on n'est pas d'accord sur tout, mais l'ATD nous a rendu l'honneur ». Je crois qu'on a permis d'exister à un peuple inconnu, rejeté et mis à l'écart. C'était la grande victoire. Puis, la deuxième victoire, c'était que des jeunes, des hommes et des femmes ont pensé que de vivre avec le quart monde pour lutter avec lui, pour l'arracher à la misère, pour s'arracher ensemble à la misère, ça valait la peine. Je pense que la deuxième victoire des familles a été la création d'un volontariat tel que celui d'ATD Quart Monde. Et ça n'a pas été sans peine. Par exemple, quand je suis arrivé dans ce camp de Noisy-le-Grand, il y avait la soupe populaire, la banque alimentaire, il y avait tout ce qui aujourd'hui existe pour les pauvres, malheureusement. Moi, j'ai commencé par bâtir une bibliothèque. Alors évidemment les gens ne comprenaient pas. C'était une démarche incompréhensible pour eux, non seulement pour les familles mais aussi pour l'environnement. Les gens disaient : « Mais enfin, ces gens ne savent pas lire, qu'est-ce que c'est cette histoire de bâtir une bibliothèque ? » Et puis j'ai créé des cours de danse, puis j'ai créé aussi des clubs d'esthéticienne, afin de valoriser les personnes de façon à ce que se valorisant elles-mêmes, elles puissent valoriser les autres. Ça a été une sacrée aventure parce qu'il a fallu se battre sur tous les fronts. Faire un cabinet d'esthéticienne, puis des cours de danse, puis des bibliothèques, puis des jardins d'enfants alors qu'on vivait dans la rue, introduire progressivement la télévision alors qu'on vivait dans la boue, cela a été un scandale général. D'autre part, dès le point de départ, j'ai créé un institut de recherche, et c'était si vous voulez notre lance, notre rampe de lancement parce qu'on s'appuyait sur des données scientifiques. C'était très important à l'époque. Ensuite, nous nous sommes situés au niveau international, au niveau du BIT, au niveau de l'UNESCO, au

niveau de l'ONU, de l'UNICEF. Tout cela on l'a fait exprès. C'était pour se donner des parapluies pour qu'on ne puisse pas nous dire qu'on était une petite association. Ce n'était pas la question d'être une grande ou petite association, ce qui était très important c'est que nous ayons des appuis dans tous les milieux.

**Claudine:** Quand vous rencontrez un membre du gouvernement, qu'est-ce que vous lui dites?

**Père Joseph:** Ce que je lui dis? Je lui dis d'abord qu'il a des responsabilités, que la misère est absolument intolérable et que sa responsabilité première, c'est de se poser ces trois questions. La première : ce que je fais, la deuxième: ce que je dis, la troisième : ce que je pense, est-ce que ça sert vraiment aux pauvres ? C'est cela que nous essayons, en tant que Mouvement, d'amener des responsables politiques et aussi les responsables syndicaux, religieux, et les autres à se poser ces questions: Nos combats servent-ils vraiment tout le monde et ne laissent-ils pas une frange de familles et de personnes? Nos revendications sont-elles réellement des revendications pour tous.

Le monde de la misère est un monde qui subit les effets de la conjoncture et on peut dire qu'à toutes les époques, il y a des nouveaux pauvres qui prennent le devant de la scène et c'est légitime, ce qui fait que ces familles qui, elles, sont des héritières de la grande pauvreté, sont presque tous les deux ou trois ans, je ne dirais pas oubliées mais mises de côté.

Alors, il faut à nouveau informer, montrer que ces familles existent toujours et qu'elles veulent s'en sortir et que si elles ne s'en sortent pas davantage, c'est parce qu'on ne reconnaît pas leurs droits mais aussi parce qu'on ne s'organise pas pour réellement pour faire d'elles des familles et des personnes qui soient reconnues comme ayant des droits.

Si nous n'y prenons pas garde, notre démocratie peut vivre sans que jamais on s'occupe de ces familles et sans que l'on fasse référence à leur situation.

C'est pourquoi continuellement les trois questions que je pose sont toujours les mêmes: Ce que vous faites, ce que vous dites, ce que vous pensez, est-ce que cela sert réellement à la cause des plus pauvres? Est-ce que cela sert à les responsabiliser et à leur permettre de sortir de leur situation?

Il n'y a aucune raison comme cela que la crise économique j'allais dire soit plus désastreuse pour les familles des plus défavorisées que pour les autres, mais cela, aussi est une question de solidarité. Est-ce que ceux qui ont plus sont capables d'accepter de recevoir moins au profit de ceux qui ont moins? Tout est là. On ne sortira de la misère dans le monde que dans la mesure où ceux qui ont accepté d'avoir moins pour ceux qui n'ont pas, mais pas du tout parce qu'on fait une aumône, mais au titre de la justice. On n'est pas ici au niveau de l'aumône, on est au niveau de la justice.

**Claudine:** Est-ce que vous pouvez me parler un petit peu des enfants du Quart Monde?

**Père Joseph:** Quand on parle des enfants, on a toujours des surprises, on a toujours des surprises. Je revois Patricia, son père était croque-mort et c'était horrible chez elle parce que tout était recouvert de linceuls ! La nappe était linceul, les serviettes étaient des linceuls. La mère était partie, et il y avait six enfants à la maison en plus de Patricia. Le soir, elle couchait dans le lit de son père et elle s'attachait à lui avec des épingles pour ne pas que la police vienne la prendre avec ses frères et sœurs. Dans ce combat avec la police, elle se cachait avec ses frères et sœurs, avec ma complicité d'ailleurs, entre la toiture et le plafond du jardin d'enfants et, elle passait des fois plusieurs nuits, pour pas que la police l'emène.

Et puis une fois que tout cela a été passé, la maman est revenue, c'était le soleil. Et puis, beaucoup plus tard, quand j'ai rencontré Patricia dans la vie, elle m'a dit: «Quand j'étais enfant, c'était merveilleux, j'étais tellement heureuse, c'est papa qui prenait tout ». Je crois que c'est ça les enfants. Les enfants, de tout ils font des petits bonheurs et c'est la joie des grands parce que quand on reconnaît les petits bonheurs des enfants non seulement on a envie de leur donner des grands bonheurs mais on est confiant que dans la vie, ils ne sont pas marqués, ils n'ont pas de haine. J'ai toujours remarqué -- et c'est absolument extraordinaire -- que les enfants de la misère ils ont grandi mais ils ont grandi sans haine.

Peut-être parce que c'était trop dur à porter? Peut-être aussi parce que les pères et leurs mères faisaient tellement d'efforts et les enfants reconnaissaient les efforts que les uns et les autres faisaient. C'est peut-être à cause de ça que les enfants de la misère restaient tellement attachés à leurs parents. Souvent, on est étonné, on dit: « Mais ils restent là, ils ne s'en vont pas! On parle d'agglutinement mais ce n'est pas vrai. C'est parce qu'ils se rendent bien compte que leur père et leur mère ont tellement subi de coups pour eux. Ils ont été, oh ce n'est pas le bouclier, c'est beaucoup plus que ça, ils ont été des cœurs qui ont enveloppé leur cœur. C'est extraordinaire.

Parler des enfants, c'est ces gosses qui, un soir de février où il faisait froid, il faisait froid, le vent était glacé, qui allaient vendre leurs billes parce que c'était la fête de leur maman. Ça faisait plusieurs jours qu'il n'y avait pas eu de pain à la maison et il n'y avait rien à manger. Ils étaient venus me voir mais je n'avais rien non plus. J'avais été mendier un peu à droite et à gauche, j'avais eu du pain rassis et je le leur avais donné. Mais ce jour-là, ils se sont dit: « C'est la fête de ma mère, qu'est-ce qu'on va donner à maman? » Alors, ils ont vendu leurs billes et ils ont amené un pain le soir à la maman. C'est ça les gosses. Il n'y a jamais rien dans les gosses de la misère.

Je vois aussi Nono dans la boue, c'était effrayant, il avait plu, il y avait des flaques d'eau partout. Il y a une dame bien chic qui arrive, elle lui apporte du chocolat et Nono va vers sa petite sœur pour lui partager le chocolat. C'est ça les gosses de la misère. Moi j'étais comme ça quand j'étais gosse, j'inventais, je trouvais, je cherchais, je piquais, je raflais, je me débrouillais pour qu'on n'ait pas trop faim à la maison. C'est pareil les gosses de la misère, c'est des champions, des champions d'amour. C'est dommage qu'on ne le reconnaisse pas.

**Claudine:** Et à propos de l'école?

**Père Joseph:** L'école, c'est le temple du savoir. Les enfants aiment tellement aller à l'école, ils en rêvent de cette école et ils voudraient y aller. Puis ils arrivent à l'école, et ce n'est pas leur milieu, parfois on leur pose des questions qu'ils ne comprennent pas ou parfois qu'ils comprennent de trop. On leur fait des réflexions et ils sont très sensibles. Parfois dans la cour, on traite la mère, on traite le père de fainéant, et puis tout ça c'est accepté parfois par les maîtres et ils ne comprennent pas les gosses. Très rapidement, les enfants se sentent rejetés. Moi j'étais comme ça vous savez. Je suis encore comme ça maintenant, j'ai du mal à me mettre en route, je traîne de la tête je traîne des pieds, c'est long, c'est long.

Il va falloir de la patience et souvent, on n'a pas la patience avec ces gosses-là. Et puis c'est sûr que ces gosses parfois font du bruit, chez eux tout est tellement désordre et chaos, non pas parce qu'il n'y a pas d'ordre, il y a l'ordre de la misère c'est-à-dire le désordre même. Alors, ils ne font pas attention aux choses, ils font du bruit, ils ont un langage parfois un peu plus vert que d'autres, alors on ne les comprend pas. Eux qui étaient si heureux d'aller à l'école, au bout de très peu de temps, ils ne veulent plus y aller. Les parents sentent bien que leurs enfants souffrent alors ils n'osent pas trop les forcer. Si l'instituteur ne vient pas voir la maman ou le papa, si l'institutrice ne vient pas dans le quartier, elle ne va pas comprendre. Si l'enfant arrive

avec des bêtes dans les cheveux et pour les enfants de la misère il y a aussi les odeurs. Tout cela fait que l'enfant est mal dans sa peau. C'est pour ça que je leur apprenais à danser pour qu'ils soient bien dans leur peau, pour que lorsqu'ils arrivent à l'école, ils puissent faire la nique aux autres.

**Claudine:** Souvent ils se sentent différents?

**Père Joseph:** Oui, ils se sentent différents en ce sens qu'on leur dit bien qu'ils sont différents. Différents aussi parce que bien souvent ils ont des vêtements qui ne sont pas adaptés, des vêtements qui viennent des vestiaires. Moi j'ai été habillé avec les vestiaires, et le premier costume que j'ai eu, je me rappellerai toujours, je l'avais acheté avec maman dans un magasin tenu par un Israélite, qui aimait bien maman, qui avait du respect pour elle. Et là, maman avait acheté mon premier costume, un costume dont les manches me couvraient entièrement la main. Elle disait : «Il va grandir et comme cela, il en aura pour deux ans, trois ans ». On est toujours plus ou moins bien habillé, toujours plus ou moins bien mis, c'est clair, on se sent différent, on se sent certainement différent et puis parfois on se sent différent parce que les parents des autres disent à leurs enfants de ne pas fréquenter ces gosses-là. Et ça se dit: «Ma mère m'a dit que ». Mon père m'a dit que... » Et ça reste.

**Claudine:** Est-ce que les parents ont conscience de l'importance de l'école pour leurs enfants ?

**Père Joseph:** C'est très contradictoire, vous allez entendre des pères qui vont vous dire et dire à leurs enfants: « Moi je n'ai pas été à l'école, je ne sais pas lire et écrire et je n'ai pas eu mon certificat d'études et je ne suis pas plus bête que les autres et tu vois j'ai réussi ». Et quand on voit la réussite, c'est la misère. Mais ça, c'est la vantardise des pauvres. En réalité, au fond d'eux-mêmes, tous les parents ont ce besoin que l'enfant apprenne, mais l'école les a tellement humiliés, non pas qu'elle a voulu les humilier mais c'est tellement un autre monde, c'est tellement ailleurs, c'est comme l'église c'est ailleurs. Le supermarché serait aussi ailleurs mais au supermarché on peut piquer quelque chose. Mais à l'école, on ne peut rien piquer, à l'église encore moins. Les parents ont beaucoup souffert de l'école, beaucoup souffert.

Il y a quelques temps on me demandait de dédicacer un livre sur la poésie, et j'ai pris comme dédicace: « Je suis jaloux ». Je suis jaloux de tous ceux qui ont pu, dès leur jeune âge, découvrir Beethoven, découvrir Mozart ou d'autres, et moi je n'ai jamais pu le faire et c'est pour cela que toute ma vie j'ai voulu que les enfants apprennent, connaissent l'art, la poésie, la beauté. Les pauvres n'ont pas tellement la jalousie des riches à cause de leurs richesses. Il y a un gosse qui disait : «Ils sont tellement encombrés les riches avec tout ce qu'ils ont qu'ils ne peuvent être que malheureux»! Mais je crois que c'est l'ignorance qui les rend jaloux, ils subissent et souffrent de l'ignorance dans laquelle on les a maintenus. Tous ceux à qui j'ai parlé longuement et qui se sont révélés, dévoilés, m'ont toujours dit la même chose : «Nous on ne nous a rien appris, on est des bêtes, on est bête». Alors on reste bête, puis on s'enferme dans la bêtise.

C'est très grave, vous savez. L'injustice de la privation est affreuse, mais l'injustice de l'ignorance c'est certainement le plus grand mal qu'on puisse faire à n'importe qui. C'est l'injustice extrême parce que c'est priver les gens de participer à la vie du monde, à la connaissance des êtres, des choses, des événements, de tout. C'est priver les gens de la connaissance de Dieu. C'est affreux, c'est affreux, affreux c'est l'extrême injustice, c'est la plus grande injustice. C'est pourquoi le Mouvement a toujours lutté, que les volontaires luttent

pour que dès l'enfance, les enfants reçoivent le maximum de ce qu'ils peuvent recevoir, qu'ils puissent en profiter, et le développer pour pouvoir se permettre demain d'avoir un esprit clair, un langage compréhensible et pouvoir de ce fait se sentir exister devant les autres.

**Claudine:** Est-ce qu'ils manquent d'assurance?

**Père Joseph :** Oh forcément. Moi-même je manque d'assurance, on ne le dirait pas mais j'ai toujours été timide, j'ai toujours l'impression que l'autre devant moi m'est supérieur, fait mieux, dit mieux, sait mieux. C'est fatal, surtout que toute la vie des familles est toujours rabaisée.

On ne leur demande jamais conseil, jamais leur avis même en ce qui les regarde. Je me rappelle d'une maman qui me disait: « C'est très curieux, je connais pourtant bien mes enfants et on me les retire: « On ne m'a pas demandé où est-ce qu'on pourrait les mettre, à qui on pourrait les confier. Et on ne m'a rien demandé, mais je les connais bien ». C'est comme ça, le pauvre est considéré d'emblée comme un ignorant, donc comme incapable de pouvoir exprimer quoi que ce soit. Par conséquent, je crois que l'assisté par ignorance, c'est le pire de tout. Remarquez que dans les prisons, les aumôniers révèlent qu'une grande partie des détenus ne sait pas lire et écrire et qu'ils sont du monde de la misère.

**Claudine:** Est- que votre action pour les enfants du quart-monde est la même que pour les enfants du tiers-monde?

**Père Joseph :** Je pense qu'au niveau de l'enfance les approches sont les mêmes. Les enfants, quel que soit le pays, quelle que soit la culture ont profondément en eux-mêmes une soif de justice, ont un besoin de tendresse, une curiosité, un besoin de savoir, un besoin de toucher et aussi un besoin d'être compris et respecté. Je crois que là aussi en tiers-monde, les enfants les plus pauvres que nous rencontrons ont besoin d'être accompagnés au niveau du savoir. C'est pour ça que nous avons créé les bibliothèques dans les rues, c'est à dire des volontaires vont dans les quartiers avec des livres pour partager avec les enfants le savoir qu'ils ont, avec l'ordinateur dans les rues pour pouvoir leur permettre d'avoir chez eux, dans leur propre quartier, l'ordinateur à leur portée.

En tiers-monde, nous avons créé ce que nous appelons la bibliothèque des champs. Nous allons partout où il y a un espace, avec des livres.

Nous mettons des tréteaux pour que les gosses dessinent, on apporte aussi des moyens d'expression par, en créant des jouets, c'est sur le tas. C'est notre idée est toujours d'être le plus proche possible des gens. Il y a toujours une foule de gars de filles, c'est extraordinaire... Vous savez, j'ai vu un jour, en Haïti, un jeune raconter Le petit chaperon rouge au fin fond des mornes, à deux kilomètres de marche de toute habitation, à des gosses qui étaient là, avides. Et on voyait le loup surgir, c'était absolument formidable, formidable (rires). Ils ont une de ces possibilités d'expression fantastique.

Ces jeunes du tiers-monde sentent l'importance du savoir et ils veulent le communiquer à leurs petits frères, à leurs petits amis. Je dirai qu'en Occident on est gavé. On est gavé d'école, on est gavé d'université, on est gavé de savoir et on ne se rend pas du tout compte de la richesse que c'est, et on n'a pas cette passion malheureusement de transmettre un savoir que l'on considère parfois d'ailleurs, comme un savoir bourgeois, ce qui est absolument ridicule. Le savoir est universel, il n'est d'aucune classe, il appartient à l'humanité. A cause de ça, il y a

un barrage et beaucoup de jeunes qui pourraient transmettre leur savoir à d'autres et bien le gardent pour eux égoïstement, outrageusement.

Je pense que le savoir est devenu une banalité, et je ne sais pas comment expliquer ça, il y a un espèce de sentiment de dégoût. Quand on sait, on se croit supérieur, on ne se rend pas du tout compte que le savoir, on ne l'a obtenu que parce que d'autres se sont donnés la peine de vous le transmettre, ils se sont usés. Ceux qui sont à l'université ne se rendent pas toujours compte que, et c'est très grave, qu'en réalité, leur savoir, ils l'ont obtenu à cause des sacrifices imposés aux ouvriers, aux travailleurs, à ceux qui n'ont eu comme savoir que leur métier, leur certificat d'études. Il y a une inconscience, et c'est pourquoi le Mouvement essaie de sensibiliser les jeunes. C'est en 1968, que j'ai découvert ça, pendant le mouvement de contestation des étudiants. A l'université, ils discutaient des nuits entières. Je voyais tous ces jeunes plein d'intelligence, avec des possibilités considérables, et je me disais : « Ils sont en train de perdre leur temps à faire des discussions, alors que dans les quartiers pauvres, il y a des millions d'enfants qui ne savent même pas lire et écrire ». C'est là, que j'ai inventé le « savoir dans la rue » en disant: il faut que les étudiants viennent apprendre ce qu'ils savent, ce qu'ils ont appris, qu'ils le partagent avec ceux qui malheureusement n'auront jamais la possibilité d'aller à l'université, qui n'auront même pas la possibilité d'apprendre un métier, de suivre une formation. Alors j'ai été dans les bistrot, j'ai été discuter avec eux, et puis j'ai réussi à en gagner quelques-uns, qui sont venus nous rejoindre. Mais c'est très dur.

Ce que je voulais, c'est « que celui qui sait apprenne à celui qui ne sait pas », c'est la responsabilité de tous ceux qui savent. Celui qui sait il a un savoir qu'il doit aux autres et par conséquent qu'il a l'obligation de partager avec d'autres. Il l'a pas eu grâce à lui, il l'a eu gratuitement même s'il a fait un effort normal, nécessaire. Celui qui travaille en usine, vous savez, à l'âge de 17 ans lui aussi fait un effort, et sans chance d'avoir un jour aucun diplôme, aucune licence ou aucun doctorat.

La connaissance ce n'est pas un privilège pour les uns, ce doit être un don à tous, et pour tous, et par conséquent « celui qui a, doit donner à celui qui n'a pas ». Si on avait mis les étudiants en contact avec la misère, avec les couches de population populaire, avec tous ceux qui souffrent, si on leur avait montré tout ce qu'ils pouvaient faire ? Si les étudiants avaient mis leur manifestation au service des pauvres et s'ils étaient allés dans toutes les cités de la région parisienne pour manifester en faisant des bibliothèques dans la rue, en apportant leur ordinateur ou leur alambic comme le font certains volontaires, et bien je pense que cette manifestation aurait eu un sens, et je crois que l'ensemble des milieux populaires des ouvriers, des gens qui vivent chichement et difficilement auraient été entièrement d'accord avec eux, et les auraient soutenus autrement, parce qu'ils auraient découvert qu'entre l'université et le monde des pauvres, de la misère il n'y a pas de fossé, que c'est vraiment la même humanité qui se bat pour la même cause, celle de la liberté, celle du respect des uns des autres.

Voilà bien de choses. C'est formidable, vous savez, de lutter contre toutes ces injustices qui sont faites. Ca vaut la peine d'y donner une partie de soi, et une partie de sa vie, et même sa vie pour certains.

**Claudine:** Qu'est-ce que vous auriez envie de dire aux Jeunes d'aujourd'hui?

**Père Joseph :** Eh bien je dirai: “ Ne te regarde pas, mais regarde les autres. Ne pense pas tellement à toi, mais pense aux autres, ne lutte pas tellement pour toi mais lutte pour les

autres, et si tu pries alors engage-toi, engage-toi, et ne reste pas confiné dans des communautés qui n'éclatent pas. Eclate. Un jeune est fait pour éclater, sinon ce n'est pas la peine d'être jeune, pas vrai? Vous qui êtes jeune, si vous n'éclatez pas, à quoi ça sert d'être jeune. Ce n'est pas quand vous aurez mon âge que vous éclaterez, vous n'en aurez ni la force ni même l'imagination.

**Claudine:** Qu'est-ce que ça apporte d'éclater?

**Père Joseph :** Ah formidable ! formidable ! La rencontre, extraordinaire! La rencontre avec les autres, et puis, quand vous rencontrez les autres, vous recevez nécessairement et puis vous donnez, et par conséquent vous existez. Formidable d'exister, de savoir qu'on existe et qu'on compte, et que l'on compte non pour l'un ou pour l'autre mais que l'on compte j'allais dire pour beaucoup. Au fond, tout bonheur est transparence, par conséquent est rayonnement. Toute joie est joie des autres. C'est ça qu'un jeune doit vouloir pour lui-même, pour sa vie parce que c'est l'intérêt de sa vie, autrement quel intérêt il a ? Il n'est pas responsable, il n'est pas responsable aujourd'hui de la politique, il n'est pas responsable du monde économique. Contrairement à ce qu'on lui dit, il n'a pas de pouvoir. Par contre, il a le pouvoir de faire bouger à cause de l'espérance et de l'enthousiasme qui est en lui, alors il peut faire bouger parce qu'il peut faire découvrir aux hommes que le monde n'est pas comme on veut lui faire croire. Il n'est ni triste, ni moche, ni rien, il est disponible. Il n'y a aucun homme ni femme, qui au fond de lui-même, n'a pas un besoin de donner par conséquent de rencontrer quelqu'un qui lui donne et à qui il donne. Ca je crois que c'est le fond même de notre humanité.